

* * *

Pierre Guérin naquit la première année du règne de l'infortuné Louis XVI. Contrairement à ce qui se passe d'ordinaire, ce furent ses parents qui le poussèrent malgré lui dans la carrière des arts. Il montrait si peu de goût pour le dessin et était si paresseux, que son premier maître, Brenet, refusa de lui continuer ses leçons. Son père, déterminé d'en faire un artiste, le fit entrer chez Regnault, alors professeur à l'Académie de peinture.

En ce moment une révolution se produisait dans les arts comme dans la politique. La société française, fatiguée de ne voir en peinture que sa propre image reproduite par les Boucher, les Vanloo, les Natoire et autres maniéristes forcenés de cette école, aspirait à un art plus sérieux et s'était tournée vers l'antiquité classique. Elle subissait d'ailleurs l'influence de l'enthousiasme passionné des Guasco et des Winckelmann pour les peintures, les marbres, les bronzes et les vases grecs trouvés à Herculanum et à Pompéi, et avec eux ne rêvait que scènes grecques et romaines.

Ajoutons à cela les belles tragédies de Corneille et de Racine représentées tous les soirs sur les théâtres de la République, et cela par des artistes tels que Talma, Saint-Prix, Damas, Mademoiselle Duchesnois et Madame Suin, et nous comprendrons qu'il était impossible que la peinture ne suivît pas le même courant. Aussi Regnault, David et les autres maîtres qui tenaient école dans ce temps, travaillaient et enseignaient tous sous l'empire de ces mêmes idées.

Pierre Guérin était un homme supérieur, pouvant briller en peinture comme il eût brillé dans toute autre branche des connaissances humaines. Il n'avait ni l'élan, ni la verve, ni la spontanéité d'un véritable peintre, d'un artiste par vocation ; il y suppléait par la méditation, par le savoir, par l'excellence d'un goût épuré de longue main. Trouvant au théâtre, où il avait ses entrées libres, des sujets de tableaux tout faits, il y puisa largement. Il y trouva en même temps un écueil qu'il ne sut pas éviter : la nuance qui existe entre l'interprétation d'un même sujet par l'art dramatique et par la peinture lui échappa ; de là cette manière tendue, cet apprêt, cette solennité trop théâtrale des mouvements et des attitudes que l'on remarque dans tous ses ouvrages.

La peinture est une poésie muette qui a d'autres lois et d'autres moyens que le théâtre. Ici le spectateur, échauffé et entraîné par le feu de la déclamation, pardonne facilement à l'acteur des gestes violents, des mouvements ressentis et même un peu exagérés, il ne les